

Marie Hélène Candaës-Delafosse

# Comme une écharpe rouge

## *Contes et nouvelles*





*A mon père,  
A Jacques Prévert,*

*Je pleure sous le vent, les pieds et le cœur  
dans le vide. Vos deux visages se mélangent.  
Tu es ce père jumeau du mien, il m'a donné  
la vie, tu me l'as apprise, il m'a offert le  
monde, tu l'as déconstruit et reconstruit  
jusqu'à le rendre prometteur, humain,  
possible.*

M.H.C.D.



## Les campagnes d'amour

– Bon ! Il arrive ce costume ?

Voilà quinze minutes que Napoléon attend, dans le plus simple appareil, que sa femme Joséphine achève de repasser son bel uniforme rouge et or. C'est un impatient, ce Napoléon, un fougueux, un peu sanguin sur les bords. Il ne supporte pas l'attente mais ce qu'il déteste par-dessus tout, c'est la nudité, synonyme de faiblesse, de fragilité et d'abandon.

Napoléon frissonne et s'égare quelques instants dans ses pensées. Il se revoit, au collège d'Autun, malmené par ses camarades exubérants et impudiques. Lui, il était différent : solitaire et taiseux sous son uniforme toujours impeccable. Mais dans sa tête, ça bouillonnait d'idées et de glorieux projets. Et tandis que ses camarades rêvaient d'amour sous toutes ses formes, de feux de bouches et d'embrasements de corps, lui, Napoléon, il rêvait de conquête et fantasmaït sur ce grand corps d'armée qui lui permettrait d'étreindre la carrière d'un militaire hors pair. Son vœu

le plus cher n'était pas la chair mais la guerre et l'espoir de voir son nom en lettres de feu et de sang dans les manuels d'histoire. Des bourrins, ses camarades ! Voilà ce qu'ils étaient, des bourrins, des culs-terreux qui ne connaîtraient jamais les champs d'honneur. Tout juste bons à labourer quelques malheureux champs, loin des honneurs, des fronts et de la mitraille. Des planqués !

Napoléon se secoue.

– Bon Joséphine, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? J'ai une mission, moi !

Joséphine lui tend son costume avec un grand soupir. A tous les coups, il va rentrer dans quelques semaines, boueux jusqu'au cou, parfumé au crottin et d'une humeur massacrante. Et c'est encore bobonne qui va trinquer et se farcir le nettoyage. *Mais qu'est-ce qui m'a pris d'épouser un agité comme lui ?*

Sans prendre le temps d'embrasser sa femme, Napoléon enfourche sa jument et taille la route en compagnie de ses troupes. L'air est vif mais il sent une douce chaleur se répandre en lui. Il frémit d'impatience. De l'action, enfin ! Et sur le paysage qui défile, de grands et beaux desseins s'esquissent comme autant de rêves fous et accessibles. *Tremblez, étrangers, ça va gicler ! Je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Vous allez voir à quoi ressemble la France. C'est qui le chef ? C'est qui le plus fort ?* Napoléon laisse son rire se mêler au vent sans se soucier des regards en coin de ses hommes.

Après un long voyage sans embûches, ils arrivent

à Arcole, province de Vérone, Italie, accompagnés d'un coucher de soleil flamboyant. Le crépuscule est doux et l'humeur de Napoléon légère. Il s'adresse à ses troupes :

– Vous repérez la zone ! Vous encerclez le Pont. Je vous rejoins demain matin à six heures sonnantes. Aucune initiative, aucune action en mon absence !

Napoléon entre seul dans le bourg. Il s'arrête devant une petite auberge, confie son cheval à un jeune garçon et prend la plus belle chambre. *Un bon repas, une bonne nuit et demain je serai en forme pour attaquer ma campagne*, chantonne Napoléon en bombant le torse. Il passe une main sous sa veste et se caresse la poitrine. Il sent déjà poindre les médailles sous ses doigts.

Il se lave longuement, se parfume et descend dans la salle commune de l'auberge. Il prend la petite table près de la fenêtre, commande du minestrone et des rigatoni sauce tomate puis regarde, surpris, la petite salle se remplir jusqu'à devenir comble en moins d'un quart d'heure.

A peine a-t-il entamé ses pâtes qu'il remarque une femme assise au bar sur un haut tabouret. De stupéfaction, Napoléon lâche sa fourchette et reste bouche bée durant une éternité, incapable de détacher son regard de cette apparition. Un ange diabolique. Une madone aux arrière-pensées pas très catholiques. Deux grands yeux ronds d'un bleu de lagon sans fond, des cheveux noirs terminés en bouclettes sur un cou

délicat. Et puis cette pose ! Ingénue ! Provocatrice ! Les mots se bousculent dans la bouche de Napoléon. Il aurait aimé renverser sa table, courir vers sa chambre et se planquer sous les draps pour se dérober à cette moue si démoniaque mais il reste là, cloué à sa chaise, pétrifié, électrisé. Jamais de son existence il n'avait vu une femme aussi belle.

Et soudain, elle se lève. Dans un geste d'une sensualité renversante, elle tire sur sa petite jupe. *C'est bien inutile, pense Napoléon, cette jupe n'est guère plus grande que le mouchoir de Joséphine. Elle peut tirer dessus toute la nuit, elle ne couvrira jamais un huitième de ses jolies cuisses.* Napoléon s'ébroue. *Ça suffit, Napoléon, tu n'es pas là pour chasser la gazelle ! Tu as un métier, une mission, ressaisis-toi, que diable !*

Mais la créature s'avance dans la salle, ondulant de la hanche, jouant de ses longues jambes, un doigt savamment posé sur sa bouche cerise. Napoléon agrippe la nappe et, fébrile, la froisse comme on tord le cou à des ardeurs incongrues. *Calme-toi Napoléon ! Non, tu ne peux pas aller croquer ce fruit ! Oui, tu as une Joséphine à ton actif et non, tu n'es pas en voyage d'agrément !*

La jeune femme, alors, se met à chanter, d'une toute petite voix gracieuse et sensuelle comme celle d'une fillette qui aurait grandi trop vite. C'est doux et ensorcelant. Ses lèvres s'ouvrent à peine : un bouton de rose en phase d'éclosion libérant délicatement des notes légères qui viennent se poser comme d'ingénus



papillons sur le cœur des hommes. Elle va de table en table et sourit. Les femmes baissent les yeux. Les hommes ne savent plus où jeter les leurs. Ils n'ont que l'embarras du choix. Qui sur les fines jambes qui semblent ne jamais se terminer. Qui sur les hanches qui roulent comme des vagues fatales. Qui sur les seins haut perchés comme des oiseaux de bon augure. Napoléon a les yeux partout à la fois et soudain, du tréfonds de ses entrailles, un tremblement de corps survient, sa peau vibre, il sent des digues en lui se fissurer, des murs se lézarder et des émotions jaillir et se déverser en vagues rebelles dans son cœur d'homme irréductible. Il a mal tellement ça lui fait du bien. *Mon cheval contre cette reine*, se dit-il en triturant la nappe de plus belle. *Que dis-je, mon cheval ? Ma patrie, ma gloire, ma vie !*

La jeune femme s'avance et lui effleure l'épaule du bout des doigts. Elle s'assoit sur la table, à côté de l'assiette de rigatoni refroidis, un pied sur le barreau de la chaise, son regard dans celui de Napoléon. Elle achève sa chanson, une main en coupe sous sa bouche, recueille la dernière note et la pose comme un baiser sur les lèvres du militaire transi et désarmé.

– Je m'appelle Marlène, je suis en tournée dans le coin. Et toi ?

– Napoléon, en tournée dans le coin aussi !

– Tu es artiste ? Comédien ? Tu joues un rôle de militaire ?

– Je ne joue pas, je suis !

– Oh, un militaire... Et beau gosse, par-dessus le marché !

*Qu'est-ce qui me prend ? se demande Marlène en secouant ses boucles brunes. Il est grand comme un chien assis, musclé comme une crevette et tendu comme un arc. Ma pauvre Marlène, t'as plus les yeux en face des trous, ma parole. « Mais il a quelque chose ! » susurre une petite voix au fond d'elle. « Un côté sale gosse qui fait le dur pour ne pas chialer, un genre cabossé de la vie et fêlé de l'amour. Un type prêt à tout pour se rendre intéressant et se faire aimer. Et puis, ça me changera un peu des hommes tout en muscles et des artistes tout en palabres. Je ne sais pas pourquoi, il m'émeut ce type, il doute, il est fragile, on a envie de le serrer dans ses bras comme un gros nounours de l'enfance, de le bercer longtemps et de le retenir pour l'empêcher de faire une belle connerie ».* Ainsi divague Marlène, son regard vrillé dans celui de Napoléon, en n'oubliant pas de faire ses yeux de biche, comme seule Marlène sait le faire.

Napoléon lui saisit la main. Elle est fine et douce comme une fleur nouvelle. Du velours. Il n'est plus lui-même, il ne maîtrise plus rien, il souhaite juste être seul avec cette merveille. Comme si elle avait entendu sa prière muette, Marlène se lève et l'entraîne à sa suite. Dans la chambre vingt-deux, ils entrent. Minuit sonne au clocher de l'église et dans le ciel d'Arcole scintillent des étoiles. Mais la plus belle, la plus lumineuse repose sur le grand lit aux draps clairs

et Napoléon l'honore comme doit être honoré un astre.

Au petit jour, ils sont encore noués l'un à l'autre comme deux ceps de vigne. Napoléon jette un coup d'œil à sa montre de gousset. Six heures trente ! C'est foutu pour la mission Pont d'Arcole. *Pas grave*, pense Napoléon, *il y aura d'autres occasions*. Il murmure à Marlène :

– Rivoli la semaine prochaine, ça te dit ?

– J'irai où tu iras, a fredonné Marlène en lui mordillant l'oreille.

Napoléon attend qu'elle se rendorme, se lève sans bruit et s'habille. Il sort dans l'aube naissante, chevauche sa pouliche et, au Pont d'Arcole, lance à ses troupes :

– On laisse tomber la bataille pour aujourd'hui. Rendez-vous mardi prochain à Rivoli. Vous repérez la zone ! Vous encerclez la ville et vous m'attendez. Aucune initiative, aucune action en mon absence ! J'y serai à six heures sonnantes !

Puis il rentre à vive allure à l'auberge, se dévêt prestement et vient se blottir contre le corps tout chaud de Marlène.

A Rivoli, Marlène et Napoléon choisissent la chambre la plus douillette dans la plus pittoresque des auberges. Tandis que Marlène se prélassait dans son bain, Napoléon demande à voir le patron, lui vend les talents de sa dulcinée et lorsqu'ils arrivent dans la salle commune, Marlène s'installe au bar et commence son

show. Assis à une petite table devant la fenêtre, Napoléon la regarde avec passion. Elle chante divinement bien. Quand elle fait le tour des tables, il observe, amusé, les hommes froisser les nappes blanches et les femmes baisser les yeux. Napoléon ne ressent ni inquiétude ni jalousie. Il sait qu'il s'agit d'un spectacle et que Marlène le rejoindra à sa table, pour le final.

Le lendemain matin, à six heures précises, Napoléon ouvre un œil, pas plus, et il le referme aussitôt. La petite main de Marlène court sur sa poitrine. Il pousse un soupir de ravissement. *Les troupes comprendront et mon destin militaire m'attendra jusqu'à Marengo*, marmonne-t-il avant de se rendormir.

C'était sans compter le veau exquis dégusté en terrasse sur les hauteurs de Marengo et la nuit d'amour qui a suivi. A six heures et quatre minutes, le lendemain matin, les troupes sellent leur monture, remballent leurs armes et reprennent le chemin de Paris en jurant par tous les diables que ce Napoléon n'était pas un type fiable. Au même instant, dans la chambre douillette d'une petite auberge, Napoléon se réveille en sursaut. Il sent en lui une ultime muraille s'écrouler, libérant dans son corps des flots de bien-être et de sérénité. Il ne tente pas de se lever, de colmater les fuites, d'enfourcher son cheval pour sauver ce qui pourrait encore être sauvé. Détendu et consentant, il s'abandonne aux crues purificatrices

d'un fleuve déchaîné, regarde sombrer ses vieux désirs de batailler et de vaincre et se laisse remplir d'aspirations nouvelles. Il prend Marlène entre ses bras et l'accueille en lui, découvrant la soif, la faim, cette faim de l'autre, salvatrice et insatiable.

Les mois, les années ont coulé comme du miel sur la lune, comme une Bérézina tranquille aux berges chaleureuses où les amants comblés se moquent du temps.

De ville en ville, Marlène chantait et enchantait et Napoléon jamais ne déchantait. Il avait troqué son habit rouge et or pour un costume en lin clair et léger. Jadis cavalier émérite, Napoléon excellait dans le rôle du chevalier servant et attentif.

Les amoureux ont foulé des plages, échangé des baisers et des promesses face aux océans pacifiques, se sont abandonnés à cette passion gourmande qui les habillait quand elle ne les dévêtait pas. A Austerlitz, ils ont dansé au bal des trois empereurs et si Napoléon s'est demandé qui pouvaient bien être ces trois loustics, le questionnement fut bref et oublié dès que la main de Marlène se fût posée sur sa nuque et qu'elle ne l'entraînât dans une valse langoureuse. A Iéna, ils ont pique-niqué en haut de la colline avec vue sur la vallée de la Saale, au pied de la statue de Hegel, professeur libre de philosophie dans la grande université de la ville. A Wagram, baignée d'une douce lumière automnale, ils ont guetté sur un banc l'arrivée de la nuit et au fil des étoiles filantes, ont déroulé leurs

vœux comme deux enfants purs et confiants.

En ce vingt et un juillet, Marlène et Napoléon découvrent Gizeh. C'est une fin d'après-midi chaude et lumineuse. Ils flânent, enlacés, sur la rive gauche du Nil. Sur le plateau qui surplombe la ville de Gizeh, les trois pyramides se dressent, fières, sous le regard du Sphinx. Napoléon serre plus fort la petite main de Marlène, sa richesse, la huitième Merveille de son Nouveau Monde. Elle a les yeux plus profonds que les eaux du fleuve et s'est parée d'étoffes aériennes aux couleurs orientales. Elle est si belle. Napoléon plonge dans sa chevelure de jais et s'enivre de ses parfums, musc, jasmin, fleur d'oranger.

Le soleil se couche sur le Nil, écharpe rouge sur l'horizon. Les amants reprennent le chemin de la ville. Ils marchent lentement, main dans la main, heureux et silencieux. Napoléon jette un ultime regard sur le plateau. Un clair-obscur subtil enveloppe le Sphinx. Emu, il chuchote à l'oreille de Marlène :

– Songe, mon amour, que du haut de ces pyramides, quarante siècles nous contemplent.

## Brasseur de vent et de bière

*« Une eau de source, une orge goinfrée de soleil jusqu'aux épis de ses longues barbes, un houblon en liane comme une femme volubile, gorgée d'amour et de désir. Et tu verras, ma Rebelle, ça dévalera en bouche comme une cascade indomptable, ça fleurira en gorge comme un baiser profond, ça parfumerà le temps en courant dans ton corps. Peut-être même que ça embaumera ton corps en défiant le temps ».*

Ainsi soliloque Pétrus, brasseur clandestin, brigand notoire au cœur gros comme une soif dans le désert.

Avant le Grand Chaos, Pétrus avait une femme, Mariana. Au café du Commerce à Panicourt, on l'appelait « la Romanichelle » et après quatre ou cinq calvas cul sec, elle devenait la « Romano » ou « l'Etrangère ». Pétrus ignorait les déchaînements linguistiques que sa Mariana inspirait aux habitués du zinc. Pour tout dire, il s'en fichait éperdument. Lui, il